

Voyages en écriture

Projet d'écriture collaboratif
Bibliothèque
de Sotteville-sur-mer

Janvier/mars 2021



*Pas de plaisir d'écrire si, sachant d'avance ce que l'on a à dire
et n'ayant pas à inventer la manière de le dire, on procède à coup sûr.*
In. « Langage tangage ou Ce que les mots me disent » de Michel Leiris (1985)

Seconde chance

Histoire écrite par
Annick, Danielle, Marie-Sylvie, Diana, Marie-Hélène,
Corinne, Edith, Marguerite et Frédérique

« Je glisse la clé de l'appartement dans la boîte aux lettres. »

(François-Xavier de Villemagne, 2003, *Pèlerin d'Orient: à pied jusqu'à Jérusalem*)

« Et le monde devenait plus grand, plus lumineux. »

Adalbert Stifter, 1844, *L'homme sans postérité*)

Bibliothèque A.B.C (Association Bibliothèque et Culture)
2, place de la Libération - 76740 Sotteville-sur-Mer

Tél : 02.35.57.00.12 - Courriel : bibliosotteville@wanadoo.fr - Site : <http://bibliosotteville.jimdo.com> - Facebook : @BiblioABC

CHAPITRE 1

Où l'on présente notre voyageuse et sa destination

Je glisse la clé de l'appartement dans la boîte aux lettres.

Je glisse la clé de l'appartement dans la boîte aux lettres. Trop tard ! Plus moyen de les récupérer. Mais pas le moment de tergiverser. Je pars.

Je sors dans la nuit glaciale. Je jette un dernier coup d'œil vers le balcon. Tout est éteint.

J'espère n'avoir rien oublié. Je rabats la capuche de ma parka. Je descends l'avenue de la République puis je coupe par la ruelle des Oubliés pour atteindre plus rapidement l'arrêt du car. Celui-ci ne tarde pas à arriver. J'aperçois difficilement ses phares car il commence à tomber un épais brouillard. Le doute m'envahit encore. Je me ressaisis et monte pour payer ma place sans regarder le chauffeur.

- *Vous pouvez mettre votre bagage dans la soute si vous voulez.*
- *Je sursaute, Non, ce n'est pas nécessaire. Je préfère le garder avec moi.*

Je file au fond du véhicule espérant ne croiser aucun visage connu. Mes craintes s'avèrent inutiles. J'entrevois juste une femme plongée dans sa lecture et un couple d'adolescents trop occupé à se raconter des blagues de collégiens. Je me cale sur mon siège, toute étonnée de mon audace. J'ai hâte d'arriver à la gare. Les arrêts se succèdent mais personne ne monte à cette heure. Tant mieux. J'ai ainsi la certitude que je n'ai pas été vue.

Je vérifie le contenu de ma pochette. Tout y est : passeport, un peu d'argent liquide, carnet de vaccination, carte bleue, portable, carnet et stylo, quelques Doliprane et ... la lettre de Pablo.

Oui, car maintenant, il faut que je vous explique tout.

Je m'appelle Noella. Je suis née un 25 Décembre ! J'ai 60 ans. J'habite une petite ville des Côtes d'Armor, près de la côte, là où vivaient mes grands-parents paternels. Retour aux sources ?

Mon mari n'est plus de ce monde. Mes enfants sont partis. Je pensais me plonger dans une vie de retraitée active, jusqu'au jour où m'arriva un courrier venant d'Amérique du Sud .Une lettre de Pablo, un amour de jeunesse rencontré à la Sorbonne dans les années 70. Comment m'avait-il retrouvée ? Ce fut pour moi comme un signal. Briser ce quotidien attendu, ne rien expliquer et partir !

CHAPITRE 2

Où notre voyageuse rencontre un compagnon inattendu qui peut participer ou non au voyage

*« Partir, partir
Même loin de la région du cœur
N'importe où la peau
Change de couleur
Partir avant qu'on meure »*

La chanson de Julien Clerc s'impose dans ma tête. Les paroles résonnent étrangement : j'y suis maintenant !

Je me laisse aller à imaginer un film dont je serai l'héroïne : le film de ma vie. Une histoire tranquille, sans assassin, sans guerre, sans drame. Pas de quoi en faire un film en sorte !

Je regarde le décor : pour le moment cet autocar est bien fade. Une affiche un peu plus colorée anime le dossier du chauffeur. « *Moins de tonte, Respectons la faune* ». L'écureuil représenté est irrésistible. J'adore les écureuils. Apercevoir un écureuil me ravit, m'attendrit. J'admire son agilité, sa

vivacité, sa grâce, sa curiosité. Mais en verrai-je en Amérique du Sud ? sont-ils aussi élégants que les nôtres ? Plus grands ? plus gros ?

Je réalise tout à coup les changements inévitables qu'il me faudra découvrir, comprendre, assimiler, accepter ! Partout ce sera différent là-bas. Aurai-je encore mes repères ?

Le climat, la flore, le relief, les paysages, la faune, les villages, les gens....est-ce que je vais pouvoir communiquer, comprendre leur langue, leurs modes de vie ? Est-ce que Pablo.... ???

Les doutes m'envahissent. Je regarde l'horloge sur le pare-brise du car. Il est tard. C'est où le prochain arrêt de ce bus ? Je veux descendre, rentrer... ce départ n'est qu'un coup de tête. Je cherche mes clés et là : je constate que mon porte-clés est le symbole de la Caisse d'Epargne !!! L'écureuil économe, courageux, familial....

Parce que je me suis toujours intéressée à ce petit animal je sais que pour les Indiens d'Amérique rêver d'un écureuil est une invitation à se préparer à un grand changement. Réserver son énergie pour un besoin ultérieur Ce clin d'œil me rassure. Je serre mon porte-clés.

Si je ne vais pas au bout de ce rêve, je le regretterai tout le reste de ma vie.

CHAPITRE 3

De la rencontre d'une complication

J'arrive enfin à destination. Valparaiso...un nom qui fait rêver ! Mais après une journée entière dans les transports, je me sens fatiguée moralement.

Tout en me dirigeant vers ma location, je découvre un autre monde... Outre les graffitis et les slogans contre le président Piñara, je constate que les devantures des magasins sont taguées et barricadées, que des fils électriques pendouillent. « *Los ojos* » sur les murs me transpercent, m'effraient...

Figée dans mon observation, je n'entends pas une cavalcade derrière moi. Tout va très vite... quelqu'un agrippe mon sac à dos puis s'enfuit avec, en détalant. Trop abasourdie pour réagir, mon regard suit des yeux mon porte-clés écureuil qui s'agite au loin, pendu à mon sac. Une agitation me fait sortir de ma torpeur. C'est une foule bienveillante qui parle fort, m'entoure. Je réclame la police.

A ce mot, tout le monde se disperse sauf Juan qui me dit d'une voix douce : « *Venga conmigo* ». Son logement est tout près du mien, il m'accueille au sein de sa famille. Il me parle de la révolution d'octobre et des difficultés du pays. Mais il insiste pour me montrer, le lendemain, d'autres facettes de sa ville...

Reposée, je découvre alors, sous le soleil, le joyau du Pacifique ! Les funiculaires et les maisons colorées qui se dressent au sommet des falaises rendent cette cité atypique. Cette ville bouillonnante et cosmopolite où le street art est roi, son joyeux désordre, son aspect artistique et la gentillesse des *Porteños* m'émerveillent.

Le soir venu, en attendant Juan au Café Del Poeta où il m'a donné rendez-vous, j'ai enfin le courage d'appeler Pablo, mais sans succès... Je pense alors à notre passion et au jour où je devais quitter mon compagnon pour partir avec lui... ce même jour où j'appris que j'étais enceinte ! Alors je suis restée et je me suis tue... Sandro naquit, mat de peau, ressemblant tellement à son père... Mais trop tard pour revenir en arrière...

Une personne à l'allure familière se tient dans l'embrasure de la porte. Juan ?

Non... Pablo avance vers moi, les yeux brillants, chancelant sous le coup de l'émotion.

Mes incertitudes s'envolent d'un coup. L'Amour ne vieillit jamais. Et nous nous regardons avec les yeux de l'Amour.

CHAPITRE 4

Où notre voyageuse est amenée à utiliser un moyen de transport imprévu

« *Et le désir me talonne, et me mord* », la morsure me fait mal, elle me fait du bien, dans la chair de la mémoire, les souvenirs, matière de nuage, d'air et de vent, ont trouvé une terre féconde brûlante et grasse, terre arrosée par la pluie enveloppante chaude et abondante de l'été, par celle d'automne, continue et déchirante, poétesse de lamentations infinies, et celle joyeuse en pas de danse légers ou tumultueux, du printemps, capricieuse, jeune fille enthousiaste, amoureuse, insouciant, courant vers les bras ouverts de son amoureux, son prince charmant, son cœur, son idéal, sa joie de vivre, et dans ses bras trouver la caresse, l'étreinte que son corps désire, la respiration chaude qui devient brûlante quand les lèvres se cherchent, se touchent, se collent, s'aspirent, deux corps à n'en faire qu'un dans un voyage sur un nuage vers nul part, vers un ailleurs sans nom, vers tous les quatre horizons, à faire la course aux nuages copains, à reprocher au soleil de ne pas être assez brûlant, à attraper une comète par la queue, à tutoyer les étoiles, à s'en mettre plein dans les cheveux, à s'accrocher au croissant de la lune et lancer sa canne à pêche pour chercher avec le même hameçon la Couronne australe et la Couronne boréale, et la Grande Ourse aussi, dans un seul et même bouquet assorti, pour l'offrir à la plus belle avec des rêves pleins, et d'espoirs, et de rires aux éclats à se faire entendre jusqu'aux cimes des montagnes, et jusque dans la profondeur des océans, dans les grottes millénaires, et amenés par les nuages dans des pays lointains, très lointains, et dans des temps passés, présents et à venir.

« *Longing, it may be, is the gift no other gift supplies.* »

« *Le désir, peut-être, est le don qu'aucun don ne procure.* »

Les yeux ne voient plus, noyés dans les larmes, gouttes transparentes, salées à souhait, elles roulent solitaires, rencontrent une sœur, se prennent par la main, continuent à rouler, jusqu'à la rencontre suivante. Elles sont chargées, énormes et lourdes, les larmes explosent, elles secouent, elles apaisent, la chemise de Pablo est trempée, mon écharpe aussi.

« *Et le désir me talonne, et me mord* », Paul Verlaine, 1861

« *Le désir, peut-être, est le don qu'aucun don ne procure* », Emily Dickinson, Lettre à Louise Narcoss, 1872

CHAPITRE 5

Où un paysage extraordinaire fait éprouver une émotion esthétique

Les nuages me portent, me soutiennent, me bercent, je vais retrouver mon amour de jeunesse. Les paysages se déploient au-dessous de moi. Au loin, je découvre un paysage féérique : des formes multicolores se meuvent, se déplacent, virevoltent, les lumières scintillent deçà delà.

Les sons mélodieux atteignent mes oreilles, se rapprochent, interrogent mes sentiments. Je connais cette musique... Tout cela m'évoque des souvenirs précis.... Ces paroles nostalgiques, paroles des amours anciens, des séparations, des souvenirs !

Le nuage approche doucement vers le sol, je distingue cette fois des couples enlacés ils dansent sur la place publique. Cet air merveilleux, c'est un tango argentin connu !!!

J'ai dansé sur cette musique dans la rue sur les places publiques le midi, le soir.

La musique s'impose à moi, des airs de tango argentin, une musique précise « *La Comparsita* »

L'un des airs de tango le plus célèbre, a été composé fin 1915 début 1916 par le musicien uruguayen/argentin Gerardo Matos Rodríguez (es) (1897-1948). Le tango des tangos, le tango de tous. « *Comparsita* » c'est le diminutif de « *compara* », qui signifie « *petite parade de rue* ».

Depuis sa composition, ce morceau a été joué par de multiples musiciens, dansé partout dans le monde dans les milonga. La « *milonga* » c'est le nom d'une danse, mais aussi le nom du bal où l'on danse uniquement le tango argentin.

La « *Comparsita* », la dernière danse en fin de bal avant de se quitter.

Aujourd'hui encore, le tango argentin est pratiqué dans le monde entier outre Atlantique, en Allemagne, en Finlande, au Danemark en Russie, en France depuis que Carlos Gardel l'a introduit. Les couples de tangeros improvisent de concert sur des tangos, des musiques qu'ils écoutent depuis leur enfance, leurs corps s'expriment en parfaite harmonie. Les couples de danseurs sont beaux, on les admire.

Aujourd'hui, le tango argentin est inscrit au patrimoine immatériel mondial de l'Unesco. La musique, la danse, se sont adaptées aux évolutions du monde, un siècle après leur naissance dans les faubourgs de Buenos Aires.

Dans les bras de Pablo, je danserai le tango argentin comme je le faisais il y a des années.

CHAPITRE 6

De la découverte d'un objet original

Pablo s'avance vers moi sur fond de *Comparsita* et moi qui ai TANT rêvé de ce moment, depuis TANT d'années (depuis toujours ?), me voilà statufiée, incapable de faire le moindre mouvement, de me lever, de laisser ma tête reposer contre sa poitrine, de caresser son visage, de l'embrasser, d'étreindre sa main, de sentir son sang pulser sur ses poignets... pire, mes jambes se dérobaient et je suis obligée de me tenir à la table...trop d'émotions, trop d'attente...

Pablo est maintenant tout proche, je le dévisage, il n'a pas changé, il a toujours ce sourire qui faisait chavirer mon cœur d'étudiante et ces yeux pétillants... Certes, il a quelques cheveux blancs maintenant (mais pas autant que moi) et on sent l'homme mûr mais il a toujours une allure vestimentaire d'étudiant attardé, avec sa besace kaki en bandoulière, parsemée de broches et pin's militants, son gilet de costume sur une chemise flottant sur son pantalon, pieds nus dans des mocassins... et terriblement séduisant !

« *Tu es venue !* », constat semblant l'ébahir autant que moi.

Alors soudainement, je sors de ma torpeur, j'ai tant à lui dire, à commencer par justifier mon choix il y a 40 ans, à lui expliquer ma vie sans lui, la naissance de mon (son) fils dont je laisserais dans un premier temps planer un flou sur son géniteur et la raison de ma présence ici, dans ce café, maintenant !

Je me lève, il referme ses bras sur moi et nous voilà redevenus étudiants insouciant du Quartier Latin. Notre relation semble évidente et le sentiment d'angoisse qui m'étreignait depuis que j'avais reçu sa lettre en quête de nouvelles s'envola subitement. Nous allions apprendre à connaître nos personnalités et nos parcours de vie mais j'étais sereine, tout se passerait bien, Pablo avait toujours eu un côté apaisant sur moi...

Par la fente de son col j'aperçus une chaîne en argent et un pendentif : un minuscule Snoopy en argent ! Je souris affectueusement, je me souvenais encore de la micro boutique rue de la Bûcherie, où je l'avais acheté, cadeau de nos « 1 mois de rencontre »...

Tout ce temps, lui non plus n'avait pas oublié !

CHAPITRE 7

Où notre voyageuse rencontre quelqu'un d'extraordinaire

Je me croyais presque vieille, prête à vivre seule une retraite active en Bretagne. Et pourtant, le réveil de cet amour enfoui depuis 40 ans veut s'exprimer au grand jour. Il est vrai qu'auprès de Pablo, le ciel s'éclaire d'une lumière éblouissante. C'est comme une renaissance !

Nos pas nous mènent jusqu'au port de Valparaiso, nous sommes submergés par les émotions, nos cœurs palpitent à l'unisson, quel bonheur !

Et là, stupeur, je me retrouve nez à nez avec un ami de mon fils. Il ne semble nullement surpris de me rencontrer à cet endroit. Moi, je crois rêver !!! Lui, m'explique le but de son voyage au Chili, mission professionnelle pour le compte de son entreprise de travaux publics, mais pas que ?? Je présente les deux hommes : Pablo, un ami... Fred, le meilleur ami de mon fils.

Fred nous regarde comme s'il savait. Il nous invite à nous joindre à lui pour dîner. Après un moment d'hésitation, Pablo et moi acceptons et nous avançons tous trois comme de vieux amis impatients de partager un bon moment.

Pour moi, la soirée s'annonce un peu déstabilisante. Fred évoque son travail, Pablo nous parle du sien et les deux hommes sont ravis de ces échanges. Ils se projettent dans un avenir souriant et plein de charme. Je me sens exclue jusqu'au moment où Fred parle de mon fils qui le rejoint demain, suite à son intégration dans l'entreprise le mois dernier pour découvrir du pays ou plus exactement ce pays qui ne cesse de « l'appeler ». Fred dit déceler un certain mal être chez son ami depuis de nombreux mois, et sa décision de faire de son mieux pour lui venir en aide.

Je suis impressionnée par cette amitié si forte et cette sensibilité qui fait de Fred un ami vrai, un être extraordinaire.

Nous décidons de nous retrouver tous les quatre demain midi.

Et là, je suis atterrée, je croyais qu'en enfouissant au plus profond de moi ce secret, je préservais Sandro mon fils, notre fils ?

Je demande à Pablo de me raccompagner. La soirée est déjà bien avancée, pourtant je sens que je lui dois la vérité, impérativement, dès ce soir.

CHAPITRE 8

De l'arrivée dans un village, une ville ou un monument marquant

Il est des vérités parfois difficiles à dire, et au dernier moment, j'ai retenu l'aveu. Je craignais la réaction de Pablo à l'annonce de sa paternité. J'ai toujours eu peur des événements qui s'enchaînent trop bien. Sandro, arrivant à pic pour connaître un père ravi de le rencontrer, me paraissait trop beau. Chacun sait que la vie est parsemée d'obstacles et de déceptions, j'en ai une longue expérience.

Aussi, quand Sandro a annoncé au dernier moment que son arrivée était retardée, je me suis dit que c'était un signe. Cela me laissait du temps pour amener doucement la confession inévitable qui allait bouleverser la vie de Pablo, et peut-être annoncer la fin du rêve commencé en arrivant au Chili.

A présent, je dois sonder ses intentions, faire en sorte que nous reprenions le dialogue ancien, que je mesure à quel point nous avons changé tous deux...

Depuis mon arrivée, Pablo se montre ouvert, plein d'empathie, et nous n'en finissons pas d'égrener les souvenirs. Je suis maintenant plongée avec délices dans la langue et la culture d'Amérique latine. Un soir, je prononce le nom de Pablo Neruda, et nos yeux se mettent à briller. Nous avons tant aimé les textes de ce poète et homme politique, chantre de la Cordillère des Andes et de l'amour. Nous commençons, sous forme de jeu, un dialogue poétique :

- *Tu commences, je continue...*

- *Tú sabes cómo es esto:*

si miro

la luna de cristal, la rama roja...

A toi !

- *... del lento otoño en mi ventana,*

si toco

junto al fuego...

Nous n'en finissons pas, jusqu'au moment où jaillit l'idée :

- Si nous allions visiter sa maison préférée, à Isla Negra ?

- Magnifique, j'organise cela !

Nous nous retrouvons ainsi, quelques jours plus tard, devant la majestueuse demeure du poète, qui surplombe l'océan. En contemplant son architecture de bois et de granit, ses larges baies donnant sur le Pacifique, j'ai l'impression que je touche au but de mon voyage, que tout prend un sens.

Nous montons vers la maison. Je voudrais tant que Pablo me prenne par la main...

CHAPITRE 9

Où notre voyageuse termine son périple et contemple ses trésors

J'ouvre le cadeau que Sandro m'a offert pour mon anniversaire. Un porte-clés écureuil en cristal. Pablo lui lance un regard complice.

Je regarde cette tablée, réunie pour fêter mon 64^{ème} anniversaire et Noël. Ces gens chers à mon cœur me sourient. Ils sont mes véritables cadeaux. Juan et sa femme ont apporté le pan de pascua, sur lequel les bougies ont été plantées. J'apprécie ce goût de confiture de lait, si typique du Chili. Fred débouche une bouteille de champagne ramenée de son dernier voyage en France. Le liquide déborde et s'étale sur la table. Sandro y plonge ses doigts et m'en met sur la tempe. « Ça porte chance. »

La chance ? C'est celle qu'on se donne quand on ose saisir les opportunités de la vie.

La lettre de Pablo, trésor originel, est précieusement rangée dans ma table de nuit, dans mon appartement de Valparaiso. J'y vis maintenant les trois-quarts de l'année. La terrasse surplombe la ville ; elle permet de voir l'immeuble de Pablo et surtout l'océan pacifique.

J'ouvre maintenant les cadeaux de mon vieil ami. Le premier contient un recueil de poèmes de Federico Garcia Lorca, ami de Pablo Neruda. Je déroule ensuite le poster et là, nos promenades chez les bouquinistes du quartier latin me reviennent en tête. Nous nous étions pris à chercher sans succès la carte Vidal Lablache du Chili, pendant des semaines et la voici sous mes yeux.



Il me tend alors deux billets d'avion. Je comprends immédiatement que notre prochaine escapade complice aura pour destination Buenos Aires sur les traces du poète.

Nous finissons la soirée sur la terrasse.

Fred démarre le brasero pendant que Juan attrape sa guitare.

Les feux d'artifice sur la mer m'inspirent et m'emportent.

Pablo se rapproche de moi. Je pense à ma première vie en France et ce tournant si inattendu, qui m'a ouvert de telles possibilités, grâce à lui. Je lui murmure à l'oreille :

- Merci pour tout ceci. J'ai toujours pensé que Stifter parlait de ta présence quand il écrivait :

« Et le monde devenait plus grand, plus lumineux. ».